

17182  
1c

S. DE MÉGRET DE BELLIGNY

# CUBA EN 1511

LÉGENDE INDIENNE

(TRADUIT DU CRÉOLE)

*PREMIÈRE PARTIE*

BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

11, RUE GUIRAUDE, 11

1881

B.

10313

( )

CLUB DE LA FAMILLE

B. 10333

~~17182~~  
C  
S. DE MÉGRET DE BÉLLIGNY

---

# CUBA EN 1511

---

LÉGENDE INDIENNE

(TRADUIT DU CRÉOLE)

---

*PREMIÈRE PARTIE*

---



BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

11, RUE GUIRAUDE, 11

---

1881

FAP 16142



# CUBA EN 1511

## LÉGENDE INDIENNE

(TRADUIT DU GRÉOLE)

---

### PREMIÈRE PARTIE

#### I

LE CACIQUE HATUEY. — DESCENTE DE VÉLASQUEZ.

Le grand Cacique des Caciques, Cocobao-Parrésianomaï, 179<sup>me</sup> du nom, régnait sur l'île la plus importante de l'archipel Mexicain, lorsque les caravelles du Génois effleurèrent de leur proue le sable vierge des Antilles.

Son origine était illustre : elle remontait jusqu'à Cocobao, le premier Cacique.

La tradition indienne raconte que le Grand-Être, voulant créer le monde, réunit dans son pagne, grand comme l'espace, l'eau, le feu, la terre et l'air ; qu'après un travail divin, il secoua l'incommensurable vêtement et le monde roula dans l'infini. Satisfait de son œuvre, il se contempla dans sa puissance. Deux parcelles d'or, deux molécules d'argile, un atome de boue s'étaient attachés à son pagne jusqu'alors immaculé. Le Grand-Être réfléchit encore : de la première parcelle de métal, il fit le premier cacique, Cocobao ; de la seconde, la première princesse, Parrésianomaï. L'une des molécules d'argile

devint, par sa volonté, le premier sujet de Cocobao; l'autre, la première suivante de Parrésianomaï; de la boue s'élançèrent les animaux divers. Telle est la genèse du monde que le Grand-Être peupla ainsi, de puissants, d'esclaves et de bêtes. Que la volonté du Grand-Être s'accomplisse!

Comme on le voit, aucun souverain ne pouvait opposer sa généalogie à celle de Cocobao-Parrésianomaï, 179<sup>me</sup> du nom.

Après avoir reconnu le groupe des Antilles, grandes et petites, Colomb et ses Castellans revinrent à Hispaniola (1). Les Indiens, des agneaux, disait Las Cazas, les accueillirent, ainsi qu'ils l'avaient déjà fait, comme des bienfaiteurs.

Les Espagnols en ressentirent la plus vive reconnaissance, et, pour la leur témoigner, ils résolurent de les convertir à la vraie foi et de leur enseigner à extraire l'or du sein de la terre. On connaît le zèle qu'ils mirent dans l'accomplissement de ce devoir civilisateur.

Les naïfs Indiens acceptaient la conversion en principe; mais ils ne comprenaient pas l'utilité de l'extraction de pierres jaunes qu'il leur fallait péniblement transporter sur les caravelles. Ils cherchaient la raison des choses: preuve évidente que ces sauvages n'avaient pas le sens commun.

Cette prétention inqualifiable fut l'origine de difficultés qui dégénérèrent en violence. Les Indiens nus, presque sans armes, étaient nombreux. Les Espagnols, à l'abri de leurs coups sous leur justaucorps de buffle et porteurs de la foudre, les massacrerent glorieusement, aidés par le fameux Bézérillo, dogue légendaire, limier d'une meute

(1) Saint-Domingue.



redoutable qui, pour ses nombreux services, reçut plus tard la paie d'un homme d'armes et, comme tel, sa part de butin.

Les Indiens durent reprendre le transport des pierres jaunes et se convertir sérieusement. Un travail régénérateur sans doute, mais sans trêve, dangereux parfois, diminuait chaque jour leur nombre. Un des plus illustres caciques d'Hispaniola, Hatuey, feignit de se soumettre aux conditions du vainqueur; mais par une nuit claire, limpide, s'embarquant avec la plus grande partie de ses sujets sur de légères pirogues, il atteignit le littoral cubain, demanda l'hospitalité au grand Cacique des Caciques, Cocobao-Parrésianomaï. Ce prince l'accueillit en sauvage, c'est-à-dire fraternellement, épousa sa fille Calinda et lui fit don de toute la partie de l'île comprise entre la pointe Maysi et le cap Cruz.

Quinze ans s'étaient écoulés. Cocobao et Hatuey régnaient paisiblement. Le malheur de l'un avait instruit l'autre; leurs peuples bénissaient chaque jour le Grand-Être qui leur avait donné des princes accomplis, qui ne considéraient pas la vie et les biens de leurs sujets comme leur appartenant, qui les croyaient presque de la même nature qu'eux, qui ne déployaient pas un faste inutile, qui, quelquefois même, s'occupaient de ce qui pouvait les rendre heureux et semblaient admettre que leur qualité de chef leur imposait quelques devoirs. Cela ne s'était jamais vu et, il faut le dire, ne se revit plus.

Colomb était mort. Son fils Diégo gouvernait Hispaniola. Il savait, par l'exemple de son père, que l'on n'a pas impunément du génie; que lorsqu'on découvre un monde, les habiles seuls en profitent; que l'abnégation, le dévouement sont des vertus que les sots seuls pratiquent: il n'avait pas de génie, il se contenta d'être habile. Un homme, grand propriétaire, possesseur

d'immenses richesses, Vélasquez, compagnon du grand Génois, habitait Hispaniola. Il s'était créé de nombreuses et puissantes relations à Madrid. Diégo le savait. C'était un rival dangereux. Les esprits médiocres redoutent toujours ceux qui ne les craignent pas.

L'île de Cuba avait été explorée, non conquise. Diégo offrit cette proie à l'ambition de son rival, lui dépeignit la gloire qui rejaillirait sur le nom des Vélasquez, si le descendant de cette famille de vieux chrétiens incrustait ce riche joyau dans la couronne de Sa Majesté Catholique. C'était plus qu'il ne fallait pour séduire cet esprit ardent, aventureux. Il ne fit pas ressortir que l'île était fort peuplée, ses habitants plus guerriers que ceux d'Hispaniola; qu'en cas de réussite c'était une terre, un peuple nouveau ajoutés à son gouvernement, un titre à la reconnaissance de la mère-patrie pour le fils du grand Colomb. Si le succès ne couronnait pas son entreprise, Diégo savait que Vélasquez n'inspirerait plus que ce sentiment d'indifférence, de pitié, quelquefois même de mépris, qui s'attache aux vaincus; puis, qui sait? la lance ou la sagaie des Indiens ne respectait pas plus les chefs que les soldats.

Vélasquez partit. Quatre vaisseaux portaient ses compagnons, une meute de ces fameux dogues dont un fils de l'illustre Bézérillo tenait la tête comme limier.

L'escadre arriva à la pointe Maysi. Vélasquez prit terre avec ses soldats.

Hatuey et ses Indiens surveillaient de loin leurs ennemis. Un des lieutenants du chef espagnol s'avança sans armes; c'était un des vétérans de la conquête; il parlait la langue indienne. Le Cacique lui dépêcha un de ses dignitaires. Vélasquez faisait savoir au Cacique qu'il ne venait point en ennemi; qu'il se souvenait des bonnes



relations qui avaient existé autrefois, à Hispaniola, entre les Indiens et les Espagnols, bonnes relations que par une manœuvre insidieuse, indigne d'un grand chef, le Cacique avait brutalement interrompues; qu'il ne dépendait que de lui et de l'illustre Cocobao de devenir les amis des Espagnols; qu'ils n'avaient qu'à adorer le vrai Dieu et à les aider, avec leurs sujets, à exploiter, comme jadis, les mines de pierres jaunes. C'était la guerre si ces propositions n'étaient pas acceptées.

Hatuey demanda à réfléchir, et se retira avec ses Indiens.

La situation était grave. Il consulta le chef suprême, le grand Cacique des Caciques; l'assura que l'invasion de leurs ennemis n'avait qu'un but: s'approprier le plus de pierres jaunes possible; que ces pierres, qu'ils appelaient or, devaient être des dieux leur soumettant la victoire, puisqu'ils sacrifiaient tout pour les conquérir. Il offrait un moyen fort simple de se débarrasser de ses hôtes dangereux: il fallait les convaincre que Cuba ne produisait pas d'or, combler les cavités naturelles où les Cubains puisaient les pierres jaunes nécessaires à la confection de leurs armes, faire disparaître tous ornements, ustensiles ayant cette couleur suspecte. Le conseil parut judicieux. En quelques jours, tout l'or que possédaient les Indiens de la côte Orientale, fut entassé dans une clairière. Quatre mille guerriers d'élite, commandés par le Grand Cacique, furent chargés de transporter ces trésors dans la montagne. Cocobao voulut être accompagné par le chef des Zombis: ainsi s'appelait le grand prêtre de l'île.

Ce savant magicien devait, lorsqu'on aurait caché les pierres jaunes, pratiquer des incantations qui en rendissent l'approche impossible. Hatuey se chargea de surveiller l'ennemi.

La petite armée se mit en marche, traversa la sierra de Imias, de Véla, atteignit Yatéras-Arriba et enfin la chaîne del Toro. Le Grand Zombi la guida vers les rives du Cuzco, lui fit suivre les sinuosités de cette rivière et s'arrêta enfin dans un site sauvage, grandiose. L'énorme amas d'or fut déposé dans une grotte spacieuse; c'était la retraite du Grand Zombi, lorsqu'il voulait méditer, loin du monde, dans l'ombre et le silence; lui seul la connaissait; des cactus, des lianes énormes en masquaient l'entrée.

Le Grand Zombi désira être seul. Les Indiens disparurent.

Une heure s'était écoulée lorsqu'il se présenta devant le grand Cacique des Caciques. Il annonça à haute voix que les esprits de l'air, les monstres du Cuzco l'avaient entendu; que ses conjurations étaient terminées; qu'à partir de cette heure solennelle, tout profane qui chercherait à pénétrer dans la grotte, serait immédiatement dévoré par le serpent à deux têtes, Kramedotia-Autorritzo.

Il ajouta que l'illustre Cocobao, seul, pouvait être initié aux opérations magiques qui permissent d'en approcher sans danger.

Il conféra donc secrètement avec le Chef suprême.

La nuit régnait, les heures succédaient aux heures; déjà Bayacou <sup>(1)</sup> pâlisait; sa lueur mourante s'éteignait peu à peu comme une vision qui s'efface; une clarté laiteuse et transparente, annonçant l'approche du jour, blanchissait la cime des montagnes del Toro et les sommets arrondis des mornes de Bayatès; on entendait le sifflement mélancolique et doux de l'agouti <sup>(2)</sup>, à peine éveillé dans son hamac de lianes, suspendu dans les

(1) L'étoile du matin, *Lucifer*.

(2) Dans le texte : *Zagouti qui ta pé diomi dans mitan liane, ta pé commencé hélé*.



grands cèdres; le rossignol des montagnes tropicales lançait ses trois notes perlées, métalliques, résonnant comme un appel de clairon, lorsque Cocobao donna le signal du retour à la Pointe-Maysi.

## II

*Zombi.*

COCOBABO. — L'HOMME ET LA BÊTE. — LE GRAND CACIQUE.

Hatuey temporisait. Aux Espagnols impatients de connaître sa décision, il répondait que le grand Cacique des Caciques était attendu de jour en jour; qu'il ne pouvait rien décider avant que la volonté souveraine du grand chef fût connue.

Cependant Cocobao, avec sa petite armée, approchait du lieu désigné par lui pour opérer sa jonction avec celle d'Hatuey. Il remit le commandement à son favori, Gouanaho, cacique de Bayámo, dont il avait fait un des plus grands dignitaires de sa cour : son porte-sagaie. Lui-même s'arrêta, ordonnant à cinq chefs qu'il désigna, de demeurer près de lui. Chacun d'eux reçut des instructions particulières; ils devaient porter ses ordres aux caciques de Coueyba, de Camaguey, de Macacam, de Jagua et de Uhima, ses tributaires. A la fin de la lune, dit-il, que tous les mornes retentissent des sons du lambi <sup>(1)</sup> de guerre. Les envoyés partirent dans différentes directions.

Cocobao, seul, appuyé sur sa sagaie, resta un moment immobile. C'était bien le plus beau type de ces indigènes, dont les formes robustes et harmonieuses avaient frappé de surprise les Castillans de Colomb : son teint, emprun-

(1) Coquillage qui, vidé, sert de cornet d'appel.



tant un léger reflet au métal dont le Grand-Être avait formé le premier Cacique, était à peine plus basané que celui des Espagnols; sa chevelure, flottant jusqu'à la naissance des épaules, avait toute la finesse de celle des peuples du Nord; elle était maintenue par une couronne de plumes d'aras, d'où avait été supprimé le cercle d'or, emblème de la puissance des Caciques. Sa taille majestueuse, son regard assuré, sa démarche hardie, avaient ce caractère de grandeur qui n'appartient qu'à ceux dont les ancêtres ont occupé le rang suprême.

Le Cacique secoua la tête comme pour chasser les sombres pensées qui l'obsédaient; il allait s'éloigner, lorsqu'un hurlement prolongé retentit non loin de lui. Tous les murmures de la forêt, tous les cris de la faune de ces vastes solitudes lui étaient familiers; mais, en ce moment, sa science lui fit défaut : cela ressemblait à une menace comme à un gémissement, à un signal d'attaque comme à un appel de détresse. La tête penchée pour mieux saisir le son, la sagaie en arrêt comme s'il attendait un ennemi, Cocobao écoutait immobile, attentif; le même son, mais accompagné de grondements saccadés, bruyants, se fit entendre de nouveau. Il n'hésita plus; glissant comme une couleuvre au travers des plantes grimpantes qui font des forêts des tropiques un océan de verdure, il s'arrêta devant un spectacle étrange :

Un amas de lianes retenait dans ses réseaux inextricables un animal inconnu.

A l'aspect du Cacique, il cessa les efforts désordonnés qui <sup>les tenaient</sup> ~~retenaient~~ ses liens, poussa un gémissement doux et plaintif; ses yeux fixés sur ceux de Cocobao, avec une expression presque humaine, semblaient implorer sa pitié; une liane serrait étroitement son cou puissant; ses membres, pris dans ces nœuds de cordes végétales, ne



lui étaient d'aucun secours ; son instinct l'avertissait que la mort viendrait lente, inexorable, s'il n'était promptement secouru.

Le Cacique desserra la liane qui entourait le cou de l'animal pendant que celui-ci lui léchait la main. Cocobao comprit qu'il n'avait rien à redouter, et le dégagea complètement.

L'animal, libre enfin, bondit en poussant un hurlement joyeux, et se campa devant son libérateur que son regard intelligent examinait avec attention.

C'était une noble bête : son poil fin et luisant, noir comme la nuit, jetait des reflets bleuâtres ; une tache blanche, se dessinant au milieu d'un front large et plat, venait mourir à la racine du nez, où deux points sanglants indiquaient les narines aux cloisons mobiles ; les babines inférieures, dentelées et légèrement flottantes, laissaient entrevoir des crocs formidables ; ses oreilles droites, aux extrémités pendantes, son cou rond et musculeux posé sur une poitrine large et profonde, des pattes sèches, nerveuses, armées d'ongles tranchants, l'élégance de ses formes dans tout le reste du corps, frappèrent d'admiration le Cacique inaccessible à la crainte.

L'animal s'avança, agitant sa queue recourbée en demi-cercle, lui lécha encore les mains, le regarda longuement comme s'il voulait graver dans sa mémoire les traits de son sauveur, puis, en deux bonds, disparut dans l'épaisseur du bois.

Le Cacique venait de sauver d'une mort certaine le plus implacable ennemi de sa race : Bézérillo, deuxième du nom !

Quelques heures plus tard, Cocobao conférait avec Hatuey. Le Grand Zombi fut chargé de porter aux Espa-

gnols la réponse des deux Caciques; elle était nette et précise: les Indiens ne demandaient qu'à vivre en bonne intelligence avec les envahisseurs, leur fourniraient des vivres, mais n'entendaient nullement subir leur loi.

Lorsque Vélasquez connut cet ultimatum, une tempête bouillonna dans son cœur; il jura par les deux saint Dominique, l'encuirassé et celui qui prêcha contre les Albigeois, par saint Jacques de Compostelle et beaucoup d'autres saints espagnols, que les Indiens se convertiraient, travailleraient aux mines, ou seraient exterminés.

Le Grand Zombi reçut l'ordre de repartir immédiatement; mais après l'avoir examiné d'un œil scrutateur, Vélasquez s'enferma dans sa tente avec lui et un interprète. Le sauvage en sortit bientôt d'un air calme, grave; mais ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé.

En apprenant la réponse de Vélasquez, les Caciques jurèrent à leur tour par leur barbe — les Indiens avaient de la barbe, M. de Buffon l'a constaté — jurèrent par leur barbe, par le grand serpent à deux têtes, qu'ils ne seraient ni convertis, ni mineurs.

Les hostilités commencèrent immédiatement. Les Indiens reçurent avec intrépidité le premier choc des Espagnols; mais que pouvaient-ils contre des ennemis bien armés, bien disciplinés? Ce ne fut qu'un massacre. Malgré les prodiges de valeur des deux Caciques, ils durent fuir avec leurs guerriers, afin d'essayer de les rallier. Leur forêt même n'était plus un abri. Les dogues, ces féroces animaux qui leur étaient inconnus et leur inspiraient une terreur superstitieuse, dirigés par Bézérillo, les poursuivaient sans relâche dans les retraites les plus inaccessibles; ils redoutaient la rencontre de ces terribles auxiliaires, plus que celle des Espagnols.

Cocobao attendait avec impatience l'arrivée des cac-



ques qui devaient lui amener des troupes nombreuses et, suivi de Gouanaho, se porta à leur rencontre.

Hatuey et les débris de son armée furent une dernière fois surpris par les Espagnols; les Indiens se dispersèrent dans la forêt. Le Cacique et quelques guerriers d'élite résolurent d'attendre dans un ravin la meute redoutable qui secondait si bien la rage d'ennemis que, sans elle, ils auraient bien des fois bravés; ils avaient fait le sacrifice de leur vie et consentaient à périr, s'ils en délieraient leurs compatriotes.

Bientôt ils reconnurent les aboiements courts, secs, de Bézérillo quêtant, selon son habitude, à une assez grande distance de la meute. Le flair de Bézérillo était infaillible; ils le savaient et se préparèrent au combat.

Ce fut une mêlée horrible que cette lutte de l'homme presque sans armes, contre des bêtes auxquelles la nature en avait donné de si redoutables. C'était un pêle-mêle sanglant, hideux, de torses, de membres humains, de monstres au poil hérissé, se tordant sous d'irrésistibles étreintes ou d'effroyables morsures! On n'entendait que des craquements d'os, des cris de rage, des hurlements étouffés!

Cinq dogues périrent; mais tous les Indiens furent égorgés, sauf Hatuey que Bézérillo venait de terrasser, pendant que le reste de la meute s'acharnait sur les corps des guerriers.

Des soldats, attirés par le fracas de la lutte, l'arrachèrent au molosse. Ils ignoraient l'importance de la capture qu'ils venaient de faire. Le Cacique était sain et sauf.

A leur arrivée au camp, tout annonçait qu'une expédition mystérieuse se préparait, une compagnie de la garde particulière de Vélasquez était sous les armes, prête à partir; des officiers, à l'écart, causant à voix basse, sem-

blaient n'attendre qu'un ordre pour se mettre en marche; des groupes de curieux échangeaient des réflexions et se montraient, d'un air étonné, les soldats en tenue de campagne.

Maintenu par deux hommes, Hatuey fut conduit à quelques pas de la tente de Vélasquez, encore en conférence avec ses principaux officiers.

Le Cacique était impassible; ses yeux avaient une expression vague, indéfinie, mais rien ne leur échappait.

La toile qui masquait l'entrée de la tente, s'écarta pour livrer passage à un homme armé d'une sagaie.

Hatuey tressaillit imperceptiblement, il venait de reconnaître le Grand Zombi.

A la vue du captif, l'Indien s'arrêta; sa prunelle lança un éclair aussitôt éteint; il allait continuer sa marche, lorsque la toile de la tente s'entr'ouvrant de nouveau, deux officiers s'avancèrent vers lui; l'un, l'interprète des Espagnols, lui dit en langue indienne: — Tout est prêt; à nous les trésors de ton peuple, à toi le souverain pouvoir une fois Cuba conquise. Le Grand Zombi se troubla; son regard rapide se dirigea vers le Cacique; celui-ci, toujours impassible, l'œil morne, semblait n'avoir rien entendu. Le traître, répondant par un signe affirmatif, allait suivre ses interlocuteurs, lorsque Hatuey, renversant ses deux gardiens, bondissant comme un tigre sur le Grand Zombi, lui arracha sa sagaie et la lui plongea dans la poitrine. L'Indien s'affaissa, une écume sanglante mouilla ses lèvres; mais se soulevant péniblement et désignant à l'interprète penché sur lui le cacique que des soldats garrottaient: — Cet homme est Hatuey, cacique de Maysi, dit-il; le cacique sait où sont les pierres jaunes, à vous de savoir le faire parler!

Un sourire de vengeance satisfaite erra sur ses lèvres,



puis son corps se raidit dans les dernières convulsions de l'agonie (1).

## III

ECCE VIR! — VICTOIRE ET DÉFAITE.

Vélasquez, poursuivant les Indiens sans relâche, avait traversé le Saltadéro de Guaso, Ti-Goavo, le Moron, Guananicou, Guiza, et enfin avait assis son camp dans la plaine qui se déroule entre Manzanillo et Bayámo, près d'un cours d'eau désigné aujourd'hui sous le nom de Rio del Buey (2).

Les Cubains lui paraissaient si peu redoutables, qu'il avait jugé inutile d'élever des retranchements. Quelques sentinelles veillaient à la sécurité de sa petite armée.

Les tentes rangées en croix — celle de Vélasquez plus vaste, plus spacieuse, placée au point d'intersection des deux lignes — formaient quatre quartiers.

Les deux du nord servaient de places publiques; au sud, l'un contenait le corral des dogues, vaste carré ceint d'une palissade de pieux longs, aigus, et dans lequel une seule porte donnait accès.

Dans l'autre était élevée avec plus de soin la tente servant de magasin général.

Au nord du camp était un quémado (3), vaste étendue bornée par des forêts vierges, savane naturelle qui devait sans doute l'existence à un incendie allumé par la foudre ou le caprice des Indiens.

(1) Le texte dit : « Grand Zombi fait *quiquiribou mandingue* » métaphore, tour de phrase intraduisible qui appartient au génie du parlé créole et dont la signification est *mourir*.

(2) Sur la côte ouest, au nord de Manzanillo.

(3) Brûlé.

Devant la tente de Vélasquez, gardée par des sentinelles, deux coulevrines étaient accroupies, comme dit le poète; pièces de campagne d'un transport facile, mais dont les Espagnols n'avaient pas encore fait usage.

Ce fut non loin de cette tente que le Grand Zombi tomba sous les coups d'Hatuey. La rumeur qui suivit cet acte de hardiesse en fit sortir immédiatement Vélasquez et ses officiers.

A la vue du cadavre de l'Indien, l'Espagnol ne put réprimer un geste de fureur et pâlit malgré l'empire qu'il avait sur lui-même; il comprenait que tout le fruit que sa duplicité espérait obtenir de la trahison du Grand Zombi était irrévocablement perdu. Lorsqu'on lui rapporta les dernières paroles prononcées par le traître, ce fut d'une voix tremblante de colère qu'il ordonna à l'interprète de signifier à Hatuey qu'il lui donnait jusqu'à la fin du jour pour consentir à guider les Espagnols vers les trésors des Indiens; sinon, ajouta-t-il, le soleil de demain verra son supplice.

Le Cacique parut réfléchir, puis souriant dédaigneusement :

— Étranger, dit-il, le Grand Zombi n'était qu'un imposteur, ce dont je me doutais depuis longtemps; je ne sais ce que tu veux dire. Puisque l'or est le Dieu des Espagnols, qu'ils l'implorant, il se manifesterà sans doute à ses adorateurs. Hatuey méprise tes menaces, il ne craint pas la mort, c'est un cacique!

Après cette réponse, il fut impossible de lui arracher une parole. Des gardes, se relevant d'heure en heure, veillèrent toute la nuit sur le captif.

Vélasquez décida qu'il serait brûlé à petit feu. Il croyait, par ce supplice effroyable, triompher de sa constance; en outre, c'était un acte méritoire. Il n'y

avait pas longtemps que l'on venait de découvrir en Castille que le fumet d'un rôti de pain et surtout d'hérétique était l'encens le plus agréable au Seigneur (1).

De larges gouttes de rosée tombaient dans les forêts voisines avec un bruit régulier et monotone, la savane était brodée de perles brillantes qui étincelaient d'un éclat plus vif depuis que le soleil levant les menaçait de ses baisers arides (2). L'heure du supplice d'Hatuey approchait.

Non loin des tentes, sur un mamelon, un poteau de cagueyran (3) avait été planté: autour se voyaient de petits fagots de bois sec; d'autres, en grand nombre, s'amoncelaient un peu plus loin, ils devaient servir à alimenter le feu.

Les sons éclatants des trompettes se firent entendre. Un détachement de soldats sortit de l'enceinte du camp et vint se ranger en bataille à une petite distance du poteau. Le Cacique, les bras liés, l'air calme, impassible, marchait fièrement au supplice. Vélasquez, à l'écart, au milieu de ses officiers, gardait un sombre silence; le reste de l'armée, disséminé par pelotons, regardait avec curiosité les apprêts du drame qui allait se jouer.

Arrivé au fatal pilori, Hatuey y fut fortement lié par le milieu du corps; des lanières de cuir y assujétissaient son cou et ses membres.

Au signal donné par l'officier commandant le détachement, les fagots s'enflammèrent; mais ils étaient encore trop éloignés du prisonnier pour lui infliger une vive souffrance.

(1) Les auto-da-fé, usités au xiv<sup>e</sup> siècle en Aragon, ne le furent qu'en 1485 en Castille; le supplice d'Hatuey eut lieu en 1511.

(2) Le texte porte : *Soleil tu pé boire la rosée, comme si li té vé prendre la mañane.*

(3) Bois de fer.



Alors un saint moine, qui, en sa qualité de saint, avait le don des langues, s'approcha du Cacique et lui prouva, en indien très correct, que puisqu'il refusait de livrer ses trésors, il devait au moins se convertir, qu'à cette condition il lui promettait une grâce.

— Laquelle? demanda le Cacique.

— Ton supplice sera abrégé.

— Ta grâce ne me paraît pas efficace, je n'en veux point. Plus les ennemis d'un guerrier cubain le font souffrir, plus il se réjouit; leur haine lui prouve combien ils redoutaient son courage.

— Je sais que tu es brave, tu souffriras puisque la souffrance est nécessaire à ta gloire; mais songe à ton âme! si tu reconnais mon Dieu, tu jouiras, après ta mort, d'une félicité éternelle, dans un lieu de délices qu'on nomme le paradis.

Hatuey réfléchit un instant, puis: — Tu es le Grand Zombi de ta nation, tu ne saurais mentir, réponds: dans ce paradis dont tu parles, reçoit-on les Espagnols?

— Sans doute, lorsqu'ils sont bons.

— Alors, retire-toi! Le meilleur ne vaut rien; je ne veux pas aller dans un lieu où je puisse craindre d'en rencontrer un seul (1).

Le moine baissa la tête; il savait qu'il était inutile d'insister et se retira.

Cependant, la ceinture de feu se resserrait de plus en plus autour d'Hatuey. Sa chair se fendait, se crispait, crépitait sous l'action de la chaleur, ses liens seuls le maintenaient debout. Son visage, dont les muscles se contractaient, ruisselait de sueur, mais loin d'exprimer la crainte, semblait toujours braver ses ennemis. Ce

(1) Historique, ce furent les dernières paroles d'Hatuey, cacique de Maysi.



courage surhumain frappait d'admiration et d'horreur ses farouches bourreaux. Déjà, son regard était vitreux, sa tête penchait sur son épaule; tout à coup il se redressa, ses yeux reprirent leur éclat accoutumé, il semblait écouter un bruit perceptible pour lui seul. Les Espagnols le regardaient avec surprise, lorsqu'une clameur immense retentit en même temps qu'une nuée de flèches s'abattait sur eux; des tourbillons de flamme et de fumée jaillirent des tentes d'où l'on entendait le cri d'agonie des sentinelles et le hurlement des dogues prisonniers dans le corral.

Une troupe nombreuse de guerriers cubains déboucha du camp comme une avalanche; à leur tête, la sagaie d'une main, la massue de l'autre, un Indien de haute stature, au geste impérieux, au regard dominateur, à la démarche fière et superbe, qu'aux plumes longues et ondoyantes qui couronnaient sa tête, on reconnaissait pour un cacique, s'élança vers le lieu du supplice suivi de ses guerriers. C'était Cocobao.

L'attaque fut si prompte, si foudroyante, que la tête du chef du détachement volait en éclats sous la massue du Cacique, et un soldat tombait percé de sa sagaie, avant que les Espagnols fussent revenus de leur stupeur.

C'était un désordre indescriptible qu'augmentaient le bruit des trompettes sonnante le ralliement, le mugissement des lambis indiens, les appels des officiers, les cris de rage des Cubains à l'aspect d'un de leurs caciques les plus vénérés, expirant dans les tortures.

Cocobao courut vers Hatuey dont les liens tombèrent. Le Cacique de Maysi n'avait plus qu'un souffle de vie; il put encore jeter un regard de reconnaissance à son libérateur, puis dans un élan sublime, montrant les Espagnols: Au combat! dit-il d'une voix encore vibrante; et son âme s'envola vers le Grand-Être.

Ce temps d'arrêt dans l'attaque des Cubains fut de courte durée, mais il suffit pour sauver les Espagnols d'une destruction immédiate; ils avaient réussi à se reformer autour de Vélasquez, et lorsque les Indiens revinrent à la charge, ils se replièrent en bon ordre vers le camp.

Pour la première fois ils battaient en retraite devant les Indiens, dont l'attaque ne se ralentissait pas; les détonations d'arquebuses ne les effrayaient plus comme jadis. Chaque fois que le ~~cadavre~~ <sup>sang d'un Espagnol</sup> d'un Castillien rougissait l'herbe de la savane, ils poussaient des cris de triomphe. A une charge furieuse des Indiens, l'aide de camp de Vélasquez regarda son chef; à cette interrogation muette, celui-ci répondit froidement: Nous sommes perdus! Un éclair passa dans les yeux du jeune officier qui s'élança en avant comme atteint de vertige, puis on le vit chanceler comme si un messager de mort l'eût atteint, et s'affaisser au moment qu'une décharge d'arquebuses arrêtait les Indiens.

Les Espagnols reculaient toujours, ils approchaient du camp qui n'était plus que le foyer d'un vaste incendie.

Loin d'avoir reçu une blessure, l'officier s'était laissé tomber, et rampant comme un maha<sup>(1)</sup>, profitant du plus petit buisson, des moindres accidents de terrain, il était arrivé aux premières tentes à demi consumées; là, le corps courbé, il s'élança vers l'extrémité sud du camp où se trouvait le corral.

Les dogues bondissaient contre la palissade qu'ils ébranlaient en vain; Bézérillo, par des élans qu'eût enviés la race féline, atteignait parfois l'extrémité affilée des pieux; mais retombait en les rayant de ses ongles

(1) Petit boa très commun à Cuba.



aigus. La brise lui apportait des émanations indiennes, il hurlait de rage loin du combat.

L'aide de camp était arrivé à la porte du corral. Les lourdes barres tombèrent, elle s'ouvrit. La meute, Bézérillo en tête, passa comme un ouragan.

Celui qui par cette heureuse inspiration sauva les aventuriers, s'appelait Fernand Cortez.

Lorsqu'il vint reprendre son poste, la face du combat avait changé; les échos répétaient les aboiements des dogues, des troupes d'Indiens fuyaient en désordre n'écoulant plus la voix de leurs caciques; d'autres, hésitants, n'attaquaient qu'avec mollesse. Les Espagnols s'étaient arrêtés; leurs yeux brillaient d'espoir; leur chef les déploya sur deux lignes et ordonna une décharge générale qui compléta la déroute des Cubains.

Il embrassa Fernand Cortez sur le champ de bataille.

Cocobao, à la tête de cinq cents guerriers d'élite, et secondé par Gouanaho, son porte-sagaie, essaya de rétablir le combat; il comprit que la journée était perdue, et à son tour battit en retraite. C'était un sauvage de génie, il forma ses guerriers en colonne serrée, leur donna l'ordre de faire halte chaque fois que les dogues les attaqueraient, et de leur présenter la pointe de leurs sagaies. Les molosses tentèrent à plusieurs reprises de les entamer; mais, ces Indiens, qu'ils étaient naguère habitués à voir fuir devant eux, hérissés aujourd'hui de pointes aiguës qui leur déchiraient la poitrine, leur paraissaient invulnérables; ils s'élançaient alors à la poursuite des fuyards.

Vélasquez n'osa profiter de sa victoire. Elle était chèrement achetée; il rentra au camp et fut trop heureux de sauver de l'incendie la grande tente servant de magasin et qui contenait les munitions; tout le reste fut réduit en cendres.



Arrivé à la lisière de la savane, Cocobao vit sa troupe s'augmenter de nombreux fuyards. On n'entendait plus les aboiements des dogues; ivres de sang et de carnage, ils étaient revenus près de leurs maîtres.

Le Grand Cacique expédia des coureurs qui devaient rejoindre les débris de son armée et leur indiquer un point de ralliement; puis, s'adressant aux Indiens qui ne faisaient point partie de sa troupe aguerrie: Au Cáouto! ordonna-t-il. Tous s'élançèrent dans la direction désignée, c'était celle qu'ils avaient déjà suivie pour venir attaquer les Espagnols.

Craignant un retour offensif des dogues, et pour couvrir la retraite, Cocobao les suivit lentement. Le hasard le conduisit dans le ravin, théâtre du dernier combat de Hatuey contre la meute. Le Cacique contempla d'un œil rêveur les dogues étendus à ses pieds.

Les Indiens l'observaient en silence; ce fut avec surprise qu'ils l'entendirent ordonner d'enlever et de transporter avec eux les cadavres des molosses.

Ils les eurent bientôt placés sur des brancards formés de branches attachées avec des lianes, et suivirent le Cacique qui leur donnait le signal du départ, en répétant :  
— Au Cáouto!

#### IV

##### LES CAIMANS DU CAOUTO.

L'île de Cuba est formée par une cordillère qui prend naissance au cap Maysi et, se dirigeant de l'Est à l'Ouest, va se perdre au cap San-Antonio.

Une des ramifications de cette cordillère, la Sierra-Maestra, sans jamais s'écarter du littoral, depuis l'em-

bouchure del rio Baconao jusqu'au cap Cruz, court vers le Sud-Ouest; tantôt s'élançant en pics élevés, comme Cobré, la Gran-Piedra (1), le Tarquino (2), tantôt fléchissant pour creuser des vallées profondes, se relevant de nouveau pour fléchir encore, forme enfin le cap Cruz.

Le rio Cáouto prend sa source dans la Sierra-Maestra, non loin de la chaîne del Cobré. C'est un fleuve en miniature; il n'en est pas moins le cours d'eau le plus important de l'île.

Modeste à sa naissance, il se grossit timidement de quelques minces rivières; mais bientôt, grandissant comme tous les ambitieux, aux dépens des petits, il poursuit fièrement sa course dans un bassin qui lui est propre, absorbant les ruisseaux, les rios, qui deviennent ses tributaires et lui permettent, avant de se perdre dans le petit golfe appelé canal de Bayámo, de prendre l'allure presque majestueuse d'un fleuve.

Le Cáouto est célèbre par ses caïmans. Jamais rio n'en contient un plus grand nombre, le lac Mœris lui-même en eût été jaloux; lorsque les sauriens se laissaient flotter paresseusement sur le Cáouto, ses eaux si claires, si limpides, prenaient une teinte vert foncé, tacheté et marbré de noir: c'est qu'elles disparaissaient sous les cuirasses de ses caïmans. — Les Indiens les ont en grande estime.

Les caïmans du Cáouto, disent-ils, sont renommés par leur savoir-vivre, leur urbanité, leur amour des sciences et surtout des arts; ils savent par tradition que les sauriens sont des animaux qui précéderent l'homme sur le globe. Un de leurs philosophes, caïman vénérable et très instruit, qui, à force de le répéter, avait fini par le faire

(1) La grosse roche, 2,200 mètres de hauteur.

(2) Tarquino, 2,800 mètres de hauteur.

croire aux autres et à lui-même, prétendait qu'il avait une origine divine, qu'il descendait par une alliance de la patte gauche de ces fameux crocodiles que les Égyptiens, les habitants d'Éléphantine<sup>(1)</sup> entre autres, adoraient dans des temples magnifiques sous le nom de Chamsés; il ajoutait que cela n'empêchait nullement ces peuples de se nourrir de la chair des sauriens, preuve évidente, continuait-il, en faisant claquer dédaigneusement ses mâchoires, que l'usage de manger son Dieu date de plus loin qu'on ne croit, puisqu'il existait sous le règne de Thoutmosis, tige de la dix-huitième dynastie des Pharaons d'Égypte.

Ce caïman était connu sous le nom de Vieux solitaire; on lui conférait la dictature dans toutes les opérations difficiles et délicates; en temps ordinaire, il était chef de file, dignité qui équivalait à celle de roi, el rio Cáouto étant la capitale des caïmans. N'y avait pas droit de cité qui voulait.

Aujourd'hui encore, on est caïman du Cáouto, comme on est Parisien: on peut avoir reçu le jour sur les rives du fleuve sans être caïman du Cáouto, comme on peut naître à Paris sans être Parisien dans la véritable acception du mot; il y a dans le rio, comme dans la capitale, des individus qui y naissent, vivent et meurent, restant quoique cela provinciaux, rien que provinciaux.

Un véritable caïman du Cáouto — ce sont toujours les Indiens qui parlent — se reconnaît à l'odeur plus délicate, plus suave du musc dont les sauriens ont l'habitude de se parfumer, à la manière gracieuse dont il porte sa queue rendue plus flexible par la gymnastique et l'hygiène, à la désinvolture toute pleine de distinction avec laquelle il

(1) Ile aux fleurs, située au bas des cataractes du Nil.



se gratte le crâne avec l'ongle du petit doigt de la patte gauche<sup>(1)</sup>, à sa politesse exquise, et surtout à ce brevet de supériorité qu'il se décerne naïvement à lui-même, supériorité sous laquelle s'inclinent aussi naïvement ses congénères des autres rios; tant il est vrai que la foule mesure toujours son estime pour autrui sur celle qu'autrui a de soi-même.

Une catégorie de vrais caïmans du Cáouto est intraitable, même féroce : c'est celle qui s'occupe d'art. Elle érige en principe qu'elle seule a de l'esprit et du talent : ainsi, un pauvre caïman de lettres arrive-t-il de sa province, soit del rio Baconao, del rio Négro, soit del Cuzco, toutes les avenues lui sont fermées; s'il essaie de les forcer, il ne rencontre que regards sinistres, mâchoires grinçantes; s'il n'est parent ou allié d'un caïman déjà célèbre, il faut qu'il se lave bien souvent et longtemps dans les eaux du fleuve pour arriver à y conquérir, enfin, une petite place.

Chose remarquable, étrange aberration de l'esprit crocodilien! Dès qu'il devenait un vrai caïman du Cáouto, il fallait voir avec quelle hauteur il recevait le caïman de lettres ou artiste provincial, souvent du même rio que lui! avec quelle adorable fatuité, oubliant son origine, il trouvait moyen de lui dire à tout propos: Nous autres parisiens... caïmans du Cáouto! rectifiait-il.

Il lançait ce: Nous autres caïmans du Cáouto! avec une superbe telle, que le pauvre provincial en devenait non pas vert, puisque c'était sa couleur naturelle, mais se sentait si petit, paraissait si désolé, baissait les yeux et la queue avec tant d'humilité, qu'un gavial<sup>(2)</sup> en eût été attendri.

(1) Le caïman a quatre doigts demi-palmés aux pattes de derrière et cinq à celles de devant.

(2) Crocodile du Gange, très féroce.

Les Indiens assurent qu'à l'époque dont nous parlons, il y avait des artistes caïmans, peintres en détrempe, d'une valeur incontestable. Le style arabe était noblement représenté par des sculpteurs qui fouillaient, dans le sable fin et uni du rivage, avec leurs pattes et leur queue, des lianes feuillues, des palmes, des mascarons, des rinceaux groupés, enlacés avec un art exquis et que venaient admirer le soir, au clair de la lune, des gommeux <sup>(1)</sup> accompagnant les jeunes et belles *caïmanes* du high-life de l'époque; mais ces représentants de la haute fashion saurienne méprisaient souverainement, ne regardaient même point tout ce qui n'était pas signé d'un caïman du Cäouto, quel que fût, d'ailleurs, le mérite de l'œuvre.

Cependant, en peu d'heures, Cocobao était arrivé sur les bords du rio où l'attendaient les débris de son armée. En chef habile, il comprit qu'il devait interposer le fleuve entre elle et les Espagnols. Gouanaho, par ses ordres, convoqua le conseil des Caciques, auquel le Chef suprême fit part de ses résolutions; quelques heures après, le passage s'effectuait dans les nombreuses pirogues qui avaient déjà transporté cette armée si heureuse de courir à la délivrance d'Hatuey et qui n'avait pu même le venger.

Bientôt elle établit son campement dans l'épaisse forêt qui bordait la rive droite du fleuve.

Au point où il atteint sa plus grande largeur et non loin de cette rive, s'élançait, formant ainsi avec elle un étroit chenal, un rocher granitique que les Indiens désignent sous le nom de la Roche-Bleue.

La Roche-Bleue s'élève de trois mètres environ

(1) Dans le texte : *Bel-candiots qui gagné bouche douce, passé sirop.*



au-dessus du niveau du fleuve ; son accès est facile au Nord, dans le chenal ; mais elle surplombe au Sud, c'est-à-dire du côté où elle regarde la rive gauche dont une vaste étendue d'eau la sépare.

La zone tropicale jouit à peine de la lueur crépusculaire. Le jour était à son déclin ; l'obscurité, s'étendant peu à peu, commençait à donner aux objets cette forme indécise qui annonce l'approche de la nuit, lorsqu'une pirogue, montée par deux hommes, se détacha de la rive droite et, traversant le chenal, vint aborder à la Roche-Bleue : c'étaient Cocobao et le Cacique de Bayámo.

Le Chef suprême s'assit sur le point le plus élevé du rocher, dominant ainsi les deux rives ; d'un geste il invita son porte-sagaie à prendre place à ses côtés ; les deux hommes gardèrent le silence. Gouanaho attendait respectueusement que le Grand Cacique parlât le premier.

L'ombre succéda avec rapidité au crépuscule. La transition était faite ; la nuit régna en souveraine. C'était une de ces soirées splendides comme on en voit sous ces latitudes seulement ; la clarté lunaire ne s'y peut comparer à celle d'Europe ; elle est éclatante et douce tout à la fois ; c'est de l'électricité enflammée par une main divine qui en décuple la splendeur et en atténue le rayonnement. Des murmures mystérieux commençaient à se faire entendre ; les cucuyos, ces scarabées aux yeux phosphorescents, rayaient, vivantes lanternes vénitiennes, l'ombre projetée par la forêt ; tout ce qui s'éveille aux heures nocturnes, phalènes ou oiseaux, depuis l'humble cucarratcha (1) jusqu'à l'orfraie au cri strident, mêlait sa voix au concert que donnait la nature ; mais lorsque les mugissements des caïmans, les vagissements des

(1) Espèce de cloporte.



*caïmanes* venaient s'unir à cette sublime symphonie, le concert changeait de caractère : ce n'était pas discordant, il n'y a rien de discordant dans la nature ; mais ce n'était pas harmonieux, cela ressemblait à la musique du maître Wagner (1).

— Voici l'heure, dit le Grand Cacique. Cocobao a écouté tous les bruits de la nature. Les Espagnols sont loin, ils dorment dans leur camp, la nuit nous appartient, que Gouanaho ouvre ses oreilles !

— Elles sont ouvertes.

— Le Grand Cacique regarde son peuple, son œil est tourné du côté de l'Est ; le camp des Espagnols est bien près de Bayámo ! Le Cacique de Bayámo l'a-t-il remarqué ?

— Il l'a remarqué.

— Sait-il que si les Espagnols découvrent sa ville, ils s'y abattront et déchireront, comme des oiseaux de proie, son peuple et tous ceux qui lui sont chers ?

— Il le sait.

— Le Cacique de Bayámo a vu que les caravelles des Espagnols suivent la côte, qu'elles accompagnent de loin nos ennemis et remonteront avec eux vers le Nord ; c'est au Sud, du côté de Maysi, que les chefs habiles doivent envoyer leurs femmes, leurs enfants et les vieillards ; Gouanaho prendra donc vingt guerriers, et, cette nuit même, partira pour sa ville.

Les traits du porte-sagaie s'assombrirent ; il garda un morne silence, puis d'une voix qu'il cherchait en vain à raffermir :

— Pour la première fois, le grand Cacique des Caciques marchera donc au combat sans que son porte-sagaie soit à son côté ! Si Cocobao parle à son ami, son ami refuse ;

(1) Le texte dit : *Quand Caïman avec maman Caïman la pé hélé, ça té semblé misique maître Wagné.*

si c'est le Chef suprême qui ordonne, le Cacique de Bayámo n'est pas son égal, il obéira.

Cocobao regarda son compagnon d'armes, le guerrier qui l'avait toujours suivi comme son ombre, toujours prêt à mourir pour lui. Ses yeux prirent une expression de tendresse profonde ; mais ce fut d'une voix grave qu'il répondit :

— Pour la force, l'audace, le courage, Gouanaho est l'égal de son ami Cocobao ; mais lorsque le Grand Cacique pense qu'il est le chef d'une grande nation, Gouanaho a dit vrai : il n'est pas plus l'égal (1) du Grand Cacique que le carata n'est l'égal du mahogani (2) ; mais le Grand Cacique n'ordonne pas, il prie.

D'une voix presque tremblante, le porte-sagaie dit :

— Un autre guerrier peut remplacer Gouanaho.

— Non, répondit le Grand Cacique avec douceur ; pour qu'un chef s'éloigne presque au moment du combat, il lui faut un cœur si grand, que Cocobao a craint de ne pas le trouver ; il a regardé autour de lui ; il n'a vu que Gouanaho.

Les traits du Cacique de Bayámo se détendirent :

— Gouanaho est prêt à partir, dit-il. La compagne bien-aimée du Grand Cacique, la belle Calinda, est à Bayámo ; elle ne voudra point suivre Gouanaho sans un ordre.

Cocobao ôta de son bras l'anneau des Grands Caciques, cercle d'or surmonté d'une dent de caïman :

— Voici l'anneau du Chef suprême, dit-il ; la princesse, à sa vue, saura que les paroles du porte-sagaie sortent

(1) Dans le texte Cocobao dit : *Carata pas vlé passer Mahogani & zaffai cabril pas zaffai & mouton*. C'est-à-dire : les affaires d'un cabri ne sont pas celles d'un mouton.

(2) Arbre acajou.

de la bouche de Cocobao; elle se laissera conduire à Filipinas.

Le Chef suprême se leva :

— Que mon ami me suive, ajouta-t-il.

Les deux Indiens entrèrent dans la pirogue qu'ils dirigèrent vers la rive gauche, où ils descendirent. Cocobao imita le sifflement de l'agouti; aussitôt une trentaine de guerriers sortirent du bois, portant les brancards sur lesquels reposaient les corps des dogues, qui furent jetés sur la rive de façon que leur tête effleurât l'eau.

Tout se fit dans le plus grand silence; puis, sur un signe du Grand Cacique, les guerriers s'embarquèrent dans leurs pirogues cachées sous des buissons dont les extrémités flexibles plongeaient dans le rio. Leur passage s'effectuait rapidement; mais ils n'étaient pas au tiers du fleuve, que ses eaux s'étaient entr'ouvertes à l'endroit qu'ils venaient de quitter; ils les virent, à la vive clarté de la lune, écumer, bouillonner en roulant vers la rive. Lorsqu'elles reprirent leur calme, les corps des dogues avaient disparu.

A peine débarqués, les Indiens entrèrent dans le bois.

Cocobao, seul avec Gouanaho, lui dit :

— Le Grand Cacique vient de réjouir l'estomac de ses amis les caïmans; il leur promet un grand repas <sup>(1)</sup>.

Puis, prenant la main de son porte-sagaie et d'une voix émue :

— Voici l'heure! répéta-t-il; si la patrie du Grand Cacique doit périr, le Grand Cacique périra avec elle! Que Gouanaho se souvienne! qu'il parte! Il faut que demain il soit loin de Bayámo, avec la princesse Calinda et sa famille.

<sup>(1)</sup> *Zamis moin, Caïmans, contents, yo té gagné grand goût, vente yo plein mou va ba yo ampil bon piti qui choi pli tar.*



Les deux hommes se regardèrent; leurs traits étaient impassibles; mais, au léger frémissement qui agitait leur paupière, on voyait combien leur âme était émue.

Le Grand Cacique tenait toujours la main de son portegsaïe :

— Mon frère! dit-il.

A cette qualification, la plus haute faveur qu'un grand Cacique des Caciques pût accorder, et qui rendait celui qui la recevait presque son égal, le guerrier redoutable qu'aucune passion, aucun péril n'avait pu émouvoir jusqu'à ce jour, Gouanaho put à peine étouffer un sanglot: il fléchit les genoux et posa ses lèvres sur la main du Chef suprême...

Une heure après, il se dirigea avec vingt guerriers vers Bayámo.

Le lendemain, Cocobao ordonna à quarante de ses coureurs d'attendre, non loin du camp des Espagnols, la rencontre d'une de ces escouades qu'ils envoyaient en reconnaissance à la lisière des bois bordant la savane.

Ces coureurs devaient alors simuler une attaque et se replier, avec toute la célérité dont ils étaient capables, vers le campement cubain.

De son côté, Vélasquez faisait ses préparatifs pour marcher vers le Nord. Cortez, par son ordre, avait poussé une pointe dans cette direction, à la tête d'un détachement de soldats aguerris et, appréciant à sa juste valeur l'incomparable Bézérillo, le jeune capitaine l'avait pris pour compagnon.

Les dogues enfermés dans le corral n'en sortaient que pour aller au combat; par ce repos forcé, les Espagnols les rendaient plus sauvages et plus féroces encore.

Vélasquez attendait le retour de Cortez.

Ovando, neveu du gouverneur d'Hispaniola, auquel Diégo Colomb avait succédé, venait d'être envoyé en reconnaissance. Deux heures après son départ, les sentinelles signalèrent un soldat qui traversait la savane au pas de course. Envoyé par Ovando, il demandait du renfort pour poursuivre un parti d'Indiens qui avaient osé l'attaquer.

Un fort détachement et les dogues furent dirigés sur la forêt où ces derniers prirent bientôt l'avance.

Il était d'un usage immémorial, chez les Cubains, que lorsqu'un grand péril menaçait la patrie, c'était aux Caciques d'abord qu'appartenait la gloire de l'affronter. Ces peuples primitifs expliquaient ainsi la raison d'être des prérogatives, du pouvoir sans contrôle, illimité qu'ils leur accordaient; sans cela, disaient-ils, nous serions bien sots d'en avoir, ils sont si dangereux lorsqu'ils ne sont pas bons, et les meilleurs ne valent pas le diable. Naïveté de sauvages.

Donc, lorsque Cocobao eut reçu le rapport des coureurs, il ordonna à ses guerriers de se tenir sous le couvert, de garder un profond silence et de ne pas donner signe de vie sans son ordre; puis, son carquois sur l'épaule, l'arc à la main, il entra dans une pirogue, traversa le chenal et on le vit bientôt debout sur le point culminant de la Roche-Bleue. Le plus grand silence régnait. Le Cáouto roulait ses eaux avec le calme qui convient à un fleuve. Le Cacique parut écouter; il ne se trompait pas: un bruit léger comme un souffle vint mourir à son oreille; c'était un aboiement lointain; la meute avait rencontré la piste des coureurs; elle ne tarderait pas à être sur les bords du rio; si elle précédait les Espagnols, suivant son habitude, le projet de Cocobao pouvait réussir; si elle arrivait avec eux, la mort du



prince cubain était certaine, car il ne quitterait pas le rocher d'où les arquebuses de ses ennemis l'auraient bientôt abattu ; mais quel est celui de ses sujets qui eût osé demander au grand Cacique des Caciques de lui céder ce poste d'honneur !

Bientôt il entendit la respiration haletante des dogues, le bruit des branches se brisant sur leur passage ; les lianes froissées faisaient trembler la cime des arbres qu'elles couronnaient ; bientôt les buissons s'entr'ouvrirent et toute la meute déboucha sur le sable fin du rivage, en face du Cacique.

Elle s'arrêta indécise, gronda avec fureur lorsqu'elle l'aperçut hors d'atteinte, debout sur son rocher. Courant le long du fleuve tantôt en amont, tantôt en aval, elle s'arrêtait encore, regardait le Cacique et hurlait de colère.

Les Espagnols approchaient. Cocobao saisit une flèche, tendit son arc, et le trait siffla : un dogue, atteint à l'épaule, se dressa sur deux pattes, hurla de douleur ; puis, ivre de rage, bondit dans le Cáoouto.

L'élan était donné. Toute la meute se précipita dans le fleuve.

C'était un spectacle étrange celui qu'offraient ces cent vingt dogues, leur tête convergeant vers un même but, dardant des yeux enflammés sur un même point, refoulant l'eau de leurs pattes nerveuses, décrivant un immense demi-cercle dont les extrémités tendaient à se rejoindre à mesure qu'ils approchaient de la Roche-Bleue, comme s'ils eussent voulu en faire le centre de leur circonférence.

Le Cacique, les bras croisés, attendait avec calme.

Tout à coup, les eaux du Cáoouto frémirent, tourbillonnèrent comme si elles subissaient l'influence d'un volcan



sous-marin; une tête hideuse, celle du Vieux solitaire, parut, en même temps que des milliers d'autres émergeaient de toutes parts; ce fut inouï.

Le Cacique ne vit que des gueules énormes, des trombes d'écume qui rejaillirent jusqu'à ses pieds, entendit un bruit horrible de queues gigantesques retombant avec fracas sur les eaux, quelques hurlements promptement étouffés, puis rien... les dogues avaient disparu, entraînés dans les profondeurs du fleuve.

Les appels des Espagnols s'entendaient plus rapprochés. Le Cacique regarda autour de lui; le Cáouto, tranquille et paisible, descendait avec majesté vers le canal de Bayámo; seulement, des myriades de globules venaient parfois expirer à sa surface.

Ce fut tout.

Cocobao descendit dans sa pirogue. Il avait tenu parole aux caïmans, et leur avait donné un magnifique festin.

La meute, sauf Bézérillo, n'existait plus; mais Bézérillo, à lui seul, valait toute une meute.

Lorsque Ovando arriva au Cáouto avec le détachement, il s'arrêta stupéfait. Il fit des appels réitérés, des coups de sifflet retentirent; il interrogea du regard la forêt, le fleuve..., mais dans la forêt, comme sur le fleuve... rien que le silence.

— *Caráho* (1)! dit-il.

Dans toutes les circonstances de sa vie, les sentiments d'un Espagnol se traduisent par une imprécation.

Il jure toujours :

Dans la joie, comme dans la tristesse; dans la douleur, comme dans la colère; dans le triomphe, comme dans la défaite.

(1) *Carajo!* Nous regrettons de reproduire cette exclamation; mais elle est dans le texte. Un traducteur fidèle ne doit rien changer au texte.

## V

## BAYAMO. — GÉANTS ET PIGMÉES.

De retour au camp, Ovando ne put expliquer la disparition des dogues.

Un aventurier, rompu aux ruses des Indiens dont il connaissait la langue, d'une force herculéenne, loustic des Espagnols, qui l'appelaient *El Gallégo*, l'attribuait à une sorcellerie diabolique; il essaya quelques-uns des lazis qui avaient le privilège de dérider les fronts les plus sévères; mais ils n'eurent aucun succès : les Espagnols restaient préoccupés de cette disparition inexplicable. Vélasquez, inquiet, ordonna un redoublement de vigilance.

Gouanaho avait fidèlement exécuté les ordres du Grand Cacique. A peine arrivé à Bayámo, il convoqua le conseil des vieillards. La délibération fut courte. On décida qu'il fallait suivre les avis du Chef suprême dont la sagesse était connue; que, le surlendemain, les habitants se mettraient en route. Le Cacique de Bayámo donna ses ordres en conséquence, et, après avoir désigné dix de ses guerriers pour accompagner les Bayamessos <sup>(1)</sup> dans leur émigration, lui-même ne s'arrêta, ainsi que l'avait désiré Cocobao, que le temps nécessaire aux préparatifs de départ de sa famille et de la princesse Calinda, qu'il devait escorter jusqu'à Filipinas, avec ses dix autres guerriers. Il faisait grande diligence, espérant, sa mission terminée, pouvoir être de retour au Cáouto pour prendre part à la bataille que le Chef suprême ne tarderait pas à livrer aux Espagnols.

(1) *Bayamessos*, habitants de Bayamo.

Il partit donc, et, quittant la plaine de Bayámo, atteignit les montagnes où il se dirigea vers le but de son voyage, en suivant autant que possible les crêtes selon l'habitude des Indiens; mais le sort avait décidé que le Grand Cacique combattrait sans son porte-sagaie.

Cependant, Cortez marchait vers le Nord. Il arriva à un rio bien plus considérable que tous ceux qu'il avait rencontrés jusqu'à ce jour. C'était le Cáouto; remontant vers l'Est, il en suivit les bords enchanteurs jusqu'à ce qu'il fût arrêté par une petite rivière: c'était un des affluents du fleuve; il semblait descendre des mornes du Sud. Cortez se décida à le côtoyer, certain qu'il était ainsi de rentrer au camp sous un couvert rempli d'ombre, de fleurs et de verdure. Le site était splendide; des arbres séculaires, entre-croisant leurs branches, formaient un dôme de feuillage sous lequel le rio courait joyeusement vers le fleuve; des lianes, retombant parfois de la cime des cèdres, des acomats, des nagos, des mapous, trempaient dans une eau cristalline leurs feuilles altérées; des milliers d'oiseaux: les uns, vêtus d'or, de pourpre ou d'azur; les autres, étincelants comme les pierres précieuses et variées d'un écrin de lapidaire, voltigeaient sans crainte autour de Cortez et de ses farouches soldats; Bézérillo, en avant, humait les senteurs enivrantes des forêts des Antilles, lorsque, s'arrêtant tout à coup, il dressa l'oreille et partit comme un trait.

Cortez et sa troupe préparèrent leurs armes et le suivirent avec toute la vitesse possible; la forêt n'était plus aussi sombre; non loin d'eux, ils apercevaient une vaste éclaircie, lorsqu'un bref aboiement de Bézérillo les avertit qu'il trouvait une piste; quelques secondes plus tard, un long hurlement leur annonça qu'il avait vu l'ennemi.

Arrivés à la lisière du bois, les Espagnols s'arrêtèrent



surpris : Bayámo, la ville indienne, apparaissait à leurs regards. Bézérillo, non loin d'eux, tenait sous ses pattes un guerrier qu'il venait d'étrangler; neuf autres, brandissant leurs sagaies, arrivaient en désordre; le dogue les attendait fièrement: déjà il ployait ses jarrets pour un de ses bonds de félin toujours irrésistibles, lorsque Cortez commanda le feu. Six Indiens tombèrent; les trois survivants, frappés de stupeur, s'étaient arrêtés; l'un reçut le choc de Bézérillo et roula sur la terre; les deux autres prirent la fuite du côté de la ville, d'où s'élevèrent aussitôt des cris épouvantables.

Après avoir fait recharger les arquebuses, Cortez s'élança au pas de course avec ses soldats et pénétra dans Bayámo. Que pouvaient des vieillards armés de massues, de sagaies trop lourdes pour leurs bras débiles! Les Espagnols, furieux des pertes qu'ils avaient éprouvées à la dernière attaque de Cocobao, avaient juré de ne plus faire aucun quartier aux Indiens. Le massacre fut effroyable: femmes, enfants, vieillards, tout ce qu'ils rencontrèrent, tomba sous leurs coups (1). Bayámo était conquis!

Sauf quelques vieillards que les vainqueurs, fatigués de carnage, gardèrent prisonniers, les habitants qui purent gagner les bois y périrent bientôt de misère et de douleur. C'était le lendemain que devaient partir les Bayamessos!

Cortez dépêcha quelques hommes au camp pour annoncer à son chef la victoire qu'il venait de remporter. Il eut l'honneur de passer la nuit dans la Grande-Case du Cacique de Bayámo.

Deux jours après, Vélasquez et sa petite armée arrivèrent dans la ville; il en admira la situation saine et

(1) Dans le texte : *Yo touillé tout : grands mounes, pitits mounes. Bayamo té semblé gnou grand caloge dans qui toute moune dromi.*

agréable; il annonça qu'il y séjournerait jusqu'à ce qu'il eût détruit le reste de l'armée indienne.

Instruit par la dernière attaque, il voulut se mettre à l'abri d'un coup de main et fit élever autour d'une zone restreinte ayant pour centre la Grande-Case du Cacique, une ligne d'ouvrages en terre composés d'un fossé, d'un parapet, et brûla tout ce qui se trouvait en dehors de cette ligne.

Ainsi fut détruit Bayámo; ainsi fut fondé San-Salvador, nom que donna Vélasquez à ce qu'il appelait la nouvelle ville.

Mais les siècles n'ont pas ratifié cette dénomination. San-Salvador finit par garder le vocable de Bayámo comme à l'époque indienne.

La joie fut immense au campement cubain, lorsque la perte des dogues fut consommée; le Grand Cacique en profita pour relever le courage abattu de ses guerriers, pour leur faire espérer la victoire; il rappela combien peu s'en était fallu pour que les Espagnols fussent exterminés; que n'ayant plus à redouter l'attaque toujours imminente des dogues, les Cubains avaient la presque certitude, avec de la persistance et du courage, de finir par jeter leurs ennemis dans la mer, en les acculant jusqu'aux extrémités de l'île.

Sur ces entrefaites, un coureur vint leur annoncer la levée du camp de Vélasquez, le massacre et la ruine de Bayámo.

L'explosion de fureur que provoqua la nouvelle de ce désastre fut terrible; les Indiens voulaient immédiatement courir sus aux Espagnols; mais Cocobao, malgré la poignante appréhension qu'il éprouvait sur le sort de la princesse Calinda et de son porte-sagaie, contint cette ardeur dangereuse. L'ennemi qu'il avait à combattre était



tenace et fertile en expédients ; il ne voulut rien abandonner au hasard.

Il chargea ses plus habiles coureurs de surveiller les mouvements des Espagnols, et lui-même remonta avec son armée le cours du Cáouto jusqu'au confluent de ce fleuve et du rio de Bayámo qu'avait côtoyé Cortez. L'armée cubaine dissimula sa présence dans l'épaisse forêt environnant la plaine que commande la ville ; elle attendait que les Espagnols lui fournissent l'occasion de les surprendre s'ils s'engageaient imprudemment dans les bois, ou de les attaquer en rase campagne si elle ne pouvait agir différemment.

De son côté Vélasquez imposait à ses aventuriers la plus rigoureuse discipline. On eût dit qu'il devinait la présence des Cubains ; Bézérillo ne quittait pas les parapets ; le nez au vent, les yeux fixés sur la ligne sombre de la forêt, il trépigrait, grattait le sol et grondait. Vélasquez comprit que son inaction, si elle était prolongée, serait la ruine de ses projets, sa perte et celle de sa petite armée ; il ne doutait plus de la présence des Indiens et résolut d'en finir d'un coup.

La plaine de Bayámo est semée de pierres sphériques de toutes dimensions : l'une d'elles, plus considérable et plus élevée que les autres, aplatie au sommet, se trouvait à l'ouest, à cent mètres environ de la ville dont les parapets étaient à la hauteur de la plateforme du monolithe ; un remblai étroit permit l'accès de cette plateforme qui fut couronnée d'une tente où Vélasquez fit transporter ses deux coulevrines ; dix hommes occupèrent ce poste ; non loin de là, à une égale distance de la ville, des bûchers furent élevés.

Le lendemain, vers le milieu du jour, les Bayamessos prisonniers y furent liés, des soldats surveillaient les



apprêts du supplice auquel assistait un détachement. Un tourbillon de fumée s'éleva bientôt dans les airs; mais des clameurs effroyables retentirent à la lisière de la forêt d'où les Cubains sortirent en désordre : c'était ce qu'avait espéré Vélasquez.

Cocobao ne put arrêter ce premier élan qui dérangeait la tactique qu'il entendait suivre. Toute l'armée cubaine arrivait comme une trombe. Le détachement parut hésiter; puis, comme s'il était effrayé, battit en retraite en tirant quelques coups de feu qui n'atteignirent point les Cubains; il s'arrêta aux retranchements et se mit en bataille.

Les prisonniers délivrés, les Indiens marchèrent contre les Espagnols; mais au moment où le détachement déchargeait ses arquebuses, une nappe de feu ceignit les remparts, l'effet en fut terrible; mais les Cubains, après un court temps d'arrêt, continuèrent à avancer; alors la tente du poste fut renversée et les coulevrines tonnèrent, les prenant en écharpe, pendant que Vélasquez faisait une sortie. C'était la première fois que les Indiens entendaient gronder le canon; ce bruit formidable, les nombreux cadavres dont la mitraille jonchait la terre, les remplirent de terreur; ils commencèrent à se débander.

Cocobao pouvait être étonné, mais il ignorait la crainte; c'en était fait de son armée si les coulevrines n'étaient pas réduites au silence. Suivi de ses principaux caciques et à la tête de deux cents Indiens, il courut vers le poste; rien ne put lui résister : il en essuya une fois le feu, le tiers de ses guerriers tomba, mais avec ses caciques il fraya la route aux autres. Cortez et quelques aventuriers voulurent s'opposer à ce torrent; il porta un coup de sabre au Grand Cacique dont la massue menaçait sa tête; Cocobao détourna l'arme de l'Espagnol avec sa sagaie et

sa massue s'abattit comme une montagne sur le jeune capitaine ; son bouclier fut brisé, son casque amoindrit le choc et lui sauva la vie, Cortez tomba. Croyant l'avoir tué, ce qui eût été fort heureux pour les Indiens du Mexique (1), Cocobao poursuivant sa course envahit la plateforme avec ses guerriers. Les Espagnols en furent précipités ; mais les Indiens à leur tour étaient décimés par les soldats qui commençaient à environner le poste. Cocobao par sa haute stature dominait ceux qui étaient autour de lui, d'un coup d'œil il vit qu'une vingtaine seulement de guerriers lui restaient ; saisissant une des coulevrines, il attendit les Espagnols qui arrivaient par le remblai. On aurait dit un dieu attaqué par des pygmées ; mais les pygmées portaient la foudre ! Il leva les bras... la pièce de fer partit de ses mains comme si elle avait été lancée par une catapulte ; elle broya les premiers assaillants. Suivi des siens, renversant tout sur son passage, il s'arrêta hors d'atteinte ; dix guerriers seulement étaient encore à ses côtés ; son œil d'aigle fouilla la plaine : c'en était fait de son armée ! Vélasquez, non loin de lui, venait de mettre en fuite les derniers combattants ; il vit le groupe formé par Cocobao et ses guerriers : c'étaient des caciques, il n'en pouvait douter aux plumes qui ornaient leurs têtes, et allait les envelopper, lorsqu'il aperçut un gros d'Indiens que le Cacique de Hagoua ramenait au combat. Il ordonna à Ovando de s'emparer des princes cubains qu'il désirait envoyer à Hispaniola comme trophées de sa victoire, et se porta rapidement à la rencontre du Cacique de Hagoua.

(1) Dans le texte : *Li cré Pagnol fait quiquiribou mandingue, ça qui la yé gnou bon qui choï, pour moune grand té ; si mou té counait toujou deillé.* C'est-à-dire : Il crut que l'Espagnol était mort, ce qui aurait été un bon, quelque chose pour les peuples de la Grande-Terre ; si je savais est toujours en arrière, — ce qui peut se traduire par : qui peut prévoir l'avenir !



Ovando et vingt-cinq hommes, parmi lesquels se trouvait El Gallégo, se dirigèrent vers Cocobao.

Le Cacique de Camagouey les montra silencieusement au chef suprême.

— Cocobao ne bat plus en retraite depuis que sa dernière armée est détruite, répondit-il ! Caciques de Macacam, de Coucyba, de Camagouey, de Uhima, regardez là-bas où le tonnerre des Espagnols recommence à gronder ! c'est le Cacique de Hagoua qui meurt avec ses braves ! Bien des guerriers cubains se présenteront aujourd'hui devant le Grand-Être ! pas un des principaux caciques ne serait à leur tête pour lui raconter leurs exploits ! Caciques, il faut mourir !

— Il faut mourir ! fut leur réponse.

Ovando et sa troupe s'arrêtèrent à quelques pas. El Gallégo, sur l'ordre de son chef, les somma de se rendre.

— Cocobao et ses Caciques ne sont pas des femmes, répondit le héros cubain, si les Espagnols trompeurs <sup>(1)</sup> désirent des guerriers pour esclaves, qu'ils viennent les prendre !

N'osant enfreindre les ordres de Vélasquez qui voulait les caciques vivants, Ovando dit quelques mots à ses soldats qui déposèrent leurs arquebuses et s'avancèrent sans armes.

— Caciques, dit El Gallégo, le grand chef des Espagnols ne veut pas votre mort, il vous promet la vie, c'est en amis que nous venons vers vous. Notre puissance est invincible, vous le savez, rendez-vous.

Les aventuriers avançaient toujours.

(1) Dans le texte, Cocobao dit : *Si Pagnol qui semblé couleuvre qui contrefaire cri à rat pou trompé yo, vlé etc.* C'est-à-dire : Si les Espagnols qui savent, comme la couleuvre, contrefaire le cri du rat pour tromper ceux-ci, veulent etc.



— Vous êtes des vantards (1)... Le zandolit (2) se perd par trop de confiance. Si les étrangers...

Cocobao n'eut pas le temps d'achever, les aventuriers, tirant leur poignard, venaient de se ruer sur lui et ses guerriers.

En méditant cette trahison, Ovando n'avait pas réfléchi que la seule supériorité que les Européens eussent sur les sauvages était celle que leur donnaient leurs armes. Il en fit la cruelle expérience (3).

La lutte ne fut pas longue.

Bientôt les Espagnols reculèrent en désordre. Ils n'étaient plus que dix et saisirent leurs arquebuses.

— Arrêtez ! dit Ovando.

Deux Indiens seulement étaient debout : Cocobao et le Cacique de Macacam ; ce dernier fit quelques pas et s'affaissa. Le Chef suprême était seul en face de ses ennemis. Une blessure reçue à la tête laissait suinter au travers des plumes de sa couronne des gouttes vermeilles qui inondaient sa figure et sa poitrine ; ses deux bras tailladés ruisselaient de sang ; mais pas une de ces blessures n'était profonde.

Autour de lui gisaient les Espagnols et ses guerriers. On aurait dit que la mort, respectant leur haine, les eût séparés au moment de leur chute : les Indiens formaient un monceau de cadavres ; les Espagnols, un autre.

Par une suprême bravade, Cocobao monta sur ces derniers, et se tournant vers Ovando :

— Le grand Cacique des Caciques méprise ses ennemis,

(1) Dans le texte : *Adoulon* ou *mouri*. C'est-à-dire : Votre flatteur mort ! sous-entendu : voilà pourquoi vous vous vantez vous-mêmes.

(2) Petit lézard très familier.

(3) Dans le texte : *Pas juré maman Caïman avant ou passé la rivière* ; N'insultez pas un Caïman avant d'avoir passé la rivière. C'est-à-dire : il faut réfléchir avant d'agir.

il les foule à ses pieds ! Voici Cocobao Parrésianomaï ! dit-il en se frappant la poitrine, va dire à ton chef qu'il vienne voir mourir le dernier Grand Cacique ! S'il refuse, dis-lui que Cocobao s'élèvera si haut sur les cadavres des étrangers, que leur chef finira bien par l'apercevoir ! Frères, murmura-t-il en regardant ses caciques plongés dans l'éternel silence, frères, Cocobao vous prépare de belles funérailles !

Il laissa tomber sa massue et sa sagaie, chancela comme s'il se soutenait à peine et croisa ses bras sur sa large poitrine. Tout son corps était rouge de sang. Sa capture semblait facile. Ce n'était qu'un prisonnier, il est vrai ; mais c'était le grand Cacique des Caciques ; Vélasquez serait content.

Les Espagnols voulurent s'approcher de nouveau :

— Attendez, dit El Gallégo, vous allez me détériorer mon cacique. Voyez, il n'en peut plus ! je m'en charge !

Et seul il s'avança vers Cocobao qui ne fit pas un mouvement.

Arrivé près de l'Indien, El Gallégo tendit les bras ~~comme~~ pour le saisir ; mais Cocobao avait fait de même, ses doigts de fer se nouèrent autour des poignets de l'Espagnol qui poussa un rugissement de douleur ; ses compagnons accoururent, mais le Grand Cacique l'avait enlevé de terre et, s'en servant comme d'une massue, décrivant un moulinet terrible, renversa tout ce qui se trouvait autour de lui ; Ovando et un seul aventurier prirent la fuite, les autres gisaient brisés sur le sol. Le Grand Cacique jeta à ses pieds le corps del Gallégo, saisit sa sagaie et sa massue ; il sentait que ses forces l'abandonnaient. Au moment où Ovando arrivait près des arquebuses, Cocobao lançait sa sagaie, le compagnon d'Ovando tomba percé de part en part ; ce dernier n'eut que le temps



de ramasser une arquebuse et, comme il faisait feu, la massue du Cacique arrivait en tournoyant, lui brisait l'arme dans les mains et le renversait inanimé.

Cocobao, atteint à la tête, tomba à son tour; mais il avait eu le temps de voir qu'il n'avait plus d'ennemis devant lui.

Il semblait dormir son dernier sommeil sur la plus glorieuse couche que pût envier un Cacique : les cadavres de ses ennemis !

#### XL

##### LE TOMBEAU DES CACIQUES. — BÉZÉRILLO.

Vélasquez vainqueur, guidé par Bézérillo dans l'épaisseur du bois où il avait traqué quelques bandes ennemies, était rentré dans Bayámo. Il donna l'ordre d'être prêt, à l'aube, pour recommencer la poursuite; il l'avait dit, il voulait en finir avec les Indiens.

Le jour était à sa fin. Le calme le plus profond régnait dans la plaine si bruyante quelques heures auparavant. Les carancros <sup>(1)</sup>, que le fracas du combat avait fait s'élever avec effarement vers le ciel où ils paraissaient comme des points noirs, commençaient à décrire d'immenses spirales se rétrécissant à mesure que leur vol les rapprochait de la terre. Leur nombre augmentait de minute en minute; ils accouraient de tous les points de l'horizon et, comme la nuit tombait, les rochers, les quelques arbres de la plaine, en furent littéralement couverts. Leurs yeux à fleur de tête se tournaient avec regret vers les cadavres que la dernière

(1) Vautours.



lueur du jour mourant leur laissait entrevoir. C'étaient autant de sentinelles rapaces, faisant la funèbre veillée des morts dont ils ne pouvaient commencer l'ignoble curée. Convives déçus, la satisfaction de leur insatiable gourmandise était retardée; mais un habile observateur aurait deviné, à la façon moins lourde, presque joyeuse dont ils ramenaient leurs ailes, au sentiment de bien-être que reflétait tout leur ensemble avant d'encapuchonner leur tête et leur cou chauves dans les plumes de leur jabot, que l'aspect du splendide banquet que leur avait préparé Vélasquez, était un avant-gout rempli d'apreté, il est vrai, mais ne manquant pas de charme.

Le carancro, qui se nomme urubu au Brésil et à Cayenne, zopiloté au Mexique, aigle du Cap en Afrique et dans l'Amérique méridionale, vautour partout ailleurs, le carancro, comme l'ibis, l'oiseau sacré des Égyptiens, mérite des autels. C'est le grand purificateur des régions équatoriales, le funèbre voyer ailé, toujours à l'œuvre, infatigable, parcourant sans cesse, fouillant de sa vue perçante, infaillible, ses domaines de prédilection compris entre les deux tropiques, et que torréfient les rayons d'un soleil toujours incandescent. Que seraient sans lui ces régions qui ont vu tant de massacres humains, tant de ces chasses industrielles qu'organisaient jadis les Espagnols, les Portugais; que continuent aujourd'hui les peuples de l'Amérique méridionale, égorgeant des quantités innombrables de bêtes dont ils abandonnent les chairs pour n'en conserver que le cuir?

Mais le carancro, ce croque-mort ailé, plus habile que le bipède sans plumes son homonyme, accomplit rapidement son œuvre. Bientôt l'air n'est plus infecté d'exhalaisons putrides, et ce qui deviendrait un vaste charnier pestilentiel, reste, ce que l'a fait le Grand-Être, des savanes

fertiles, des berceaux de verdure, des tapis de gazon se déroulant sous les pas du voyageur enchanté. Les lois protègent ces insatiables voyers : dans les villes même, il faut voir avec quelle confiante et béate quiétude les carancros perchés sur les bords des maisons, des édifices publics, s'abandonnent à un doux farniente, les ailes étendues, immobiles, recevant les premiers rayons du soleil du matin : on dirait une troupe de bândits crucifiés pour leurs crimes.

La lune argentait la plaine immense. L'azur pâle et transparent des cieux ressemblait à un voile de gaze maintenu par des milliers d'agrafes d'or, comme pour permettre aux regards de voir, au delà, et sans être éblouis toutes les splendeurs de l'espace.

Des cadavres nombreux, au teint plombé, plus livides encore à la blanche clarté de la lune, jonchaient la terre plaquée, de distance en distance, de sang coagulé.

Cocobao, la face tournée vers le ciel, étendu sur les corps des Espagnols tombés sous ses coups, ressemblait à la statue d'un preux couché sur son mausolée. Un essaim de cucuyos vint un instant tournoyer sur le guerrier ; on aurait dit l'auréole de gloire précurseur de l'apothéose d'un héros ; puis, sans doute effrayés du spectacle qu'éclairaient leurs yeux enflammés, les scarabées s'enfuirent rapidement dans toutes les directions.

Près de là, cadavre informe sur le sol rougi de son sang, était étendu El Gallégo, massue humaine du Grand Cacique. Un peu plus loin gisait Ovando, dont le visage gardait encore l'empreinte de l'épouvante. Un silence profond pesait sur la plaine : la nature calme, muette, semblait craindre de troubler le repos des morts.

Tout à coup un des cadavres frissonna : ses membres s'agitèrent, puis, par un mouvement automatique, se mit



sur son séant; sa figure pâle, aux yeux démesurément ouverts, aux traits égarés et dépourvus de l'expression qu'y imprime l'intelligence, indiquait que la pensée n'animait pas encore ses facultés; ses coudes s'appuyèrent sur ses genoux, et ses mains reçurent sa tête appesantie; longtemps il resta immobile dans son accroupissement. Ovando, c'était lui, se leva enfin et son regard encore troublé parcourut le champ de bataille; à la vue du groupe de morts sur lequel était tombé Cocobao, un frisson général agita de nouveau tout son être, et il recouvra le sentiment de la réalité. Il toucha sa poitrine meurtrie par la massue du Cacique, remua ses membres comme pour s'assurer qu'ils étaient encore intacts. Heureux sans doute du résultat de cet examen, ses traits n'exprimèrent plus que la satisfaction que ressent tout être animé qui constate qu'il vient d'échapper, sans trop de dommage, à un péril imminent. Il regarda encore autour de lui, fit quelques pas dans la direction de Bayámo, puis s'arrêta :

— *Valgamé Dios!* (1) murmura-t-il, seul, j'échappe au terrible Cacique; mais... que dira Vélasquez? et l'Espagnol se prit à réfléchir.

*Cáspita!* (2) pensa-t-il, je puis encore sauver la situation. Je porterai au chef la couronne de plumes du Grand Cacique que, seul, j'ai pu vaincre en combat singulier après la mort de mes compagnons... personne pour me contredire; plus à craindre de résistance organisée de la part des Indiens, puisque j'ai tué leur roi: je le prouve par ses dépouilles dont je me suis emparé... C'est cela, *caráho!*

Et Ovando, enchanté de son idée, se dirigea d'un pas délibéré vers le corps de Cocobao.

(1) Dieu me soit en aide!

(2) Malepeste!



A l'aspect du Cacique, il éprouva le sentiment que doit éprouver le chacal à la vue du lion étendu mort dans la poussière, et recula saisi de crainte ; mais, s'enhardissant, il porta la main sur la couronne du Chef suprême.

On raconte qu'un Anglais, parcourant l'Espagne en touriste, et visitant nous ne savons quelle basilique où se trouve la statue du Cid Campeador, armé de toutes pièces, voulut avoir l'honneur de palper la barbe de celui qui, de son vivant, se vantait que jamais aucun homme n'avait eu l'audace de la toucher ; d'après la légende, au moment où l'indiscret allait mettre son projet à exécution, le marbre s'anima, et le Cid porta la main à son épée d'un air si terrible, que l'Anglais, terrifié, s'enfuit avec autant d'ardeur que les Boliviens à Tarapaca (1).

Le même prodige sembla se renouveler pour Ovando : au moment où il toucha la couronne du Cacique, la tête du héros se tourna lentement vers lui, et le regard de ses yeux fixes, dilatés, plongea dans ceux de l'Espagnol... Jamais daim, surpris par une meute, n'éprouva de terreur plus folle et ne prit la fuite avec plus de rapidité qu'Ovando dont les cheveux se hérissèrent ; il croyait déjà sentir peser sur lui la main terrible du Grand Cacique, et ne s'arrêta, dans sa course insensée, que près des parapets de Bayámo, où il tomba de fatigue et de crainte.

La balle d'Ovando s'était amortie dans les plumés serrées qui ceignaient le front de Cocobao, et le choc seul avait déterminé un évanouissement. Peu à peu, l'Indien revenait à lui et n'aperçut pas l'Espagnol dans le mouvement machinal qui lui fit tourner la tête. Il entra bientôt en possession de ses facultés, et sa haute taille se redressa

(1) Cette phrase n'existe pas dans le texte : *Li ~~le~~ couri, couri semblé mabouilla qui gagné pitite et ouai mouné*. C'est-à-dire : il courut, courut comme un lézard qui a un petit et voit du monde.

dans la solitude de la plaine. Seul vivant au milieu de ses guerriers morts, il contempla, à la clarté brillante des étoiles, le champ de carnage, tombeau de sa dernière armée; sa tête, un instant penchée sur sa poitrine, se releva aussitôt; l'attitude de ce roi vaincu, mais fier encore, l'expression d'indomptable énergie de ses traits contractés, la douleur virile qu'ils exprimaient en même temps, eussent imposé le respect à Vélasquez lui-même. Une dernière fois il jeta un long regard sur ses caciques tombés en braves, et, immobile, s'absorba dans ses pensées.

Le Grand-Être seul connut les sentiments tumultueux qui agitèrent alors l'âme du héros qui venait de reconquérir cette apparence impassible si chère aux Indiens.

Bientôt, armé d'une sagaie qu'il ramassa sur le champ de bataille, il consulta les astres pour s'orienter et, à grands pas, prit la direction de la Sierra-Maestra.

Au point du jour, Ovando, pâle, l'œil égaré, entra dans Bayámo. Vélasquez n'en put obtenir aucun renseignement ni comprendre les paroles incohérentes qui s'échappaient de ses lèvres. Cet état de surexcitation se termina par une crise nerveuse terrible; on fut obligé de le maintenir de force comme un insensé. Les yeux hagards, les traits décomposés par une terreur incompréhensible pour ceux qui le gardaient : le Cacique! le Cacique! criait-il, gare au Cacique. Deux jours se passèrent avant que le calme pût renaitre dans cet esprit troublé.

Au récit encore exagéré de la lutte homérique soutenue par Cocobao, Vélasquez voulut s'assurer si le grand chef indien n'avait pas succombé, et, guidé par Ovando, il se convainquit que le héros n'était pas parmi les morts; c'était grave : il fallait à tout prix s'emparer du fugitif dont la capture enlèverait aux Indiens tout espoir de revanche.



De retour à Bayámo, Vélasquez ordonna au futur conquérant du Mexique de le poursuivre à outrance et de le ramener prisonnier ou mort.

Cortez, à la tête d'un détachement et accompagné de Bézérillo, partit sans retard, quoiqu'il se ressentit encore du horion dont l'avait gratifié Cocobao dans l'attaque du poste aux coulevrines. Il était certain de relever bientôt, avec l'aide du limier, la piste du Cacique.

Celui-ci, se dirigeant vers le Sud-Est, avait atteint la Sierra-Maestra : depuis trois jours, ne prenant que quelques heures de repos, se nourrissant de racines comestibles si communes dans les Antilles, étanchant sa soif aux sources qu'il rencontrait ou avec le suc cristallin et limpide de certaines lianes, il approchait du but qu'il se proposait d'atteindre, et gravissait péniblement, depuis le matin, une montagne escarpée, couverte d'une épaisse forêt. Chaque fois qu'il lui fallait saisir une liane, un arbuste, pour l'écarter de son passage, ses traits se contractaient violemment, comme s'il éprouvait une douleur atroce; ses bras, dont les blessures s'étaient envenimées, lui refusaient presque leur service; mais sa force de volonté maîtrisait sa souffrance, il avançait toujours. La pente abrupte de la montagne semblait s'adoucir, comme il arrive souvent à l'approche des cimes; les arbres gigantesques s'espaçaient de plus en plus. Le Cacique marchait toujours; mais pour la première fois la fatigue se faisait sentir à son corps robuste, des gouttes de sueur perlaient sur son front plissé par les sombres pensées qui l'agitaient; ses yeux fixes semblaient n'avoir plus de regards. A quoi rêvait ce grand déchu? Évoquait-il le souvenir de sa gloire passée, de ses désastres d'hier, ou comparait-il sa solitude d'aujourd'hui aux heures où sa cour se peuplait de courtisans? Lui, le



Cacique des Caciques, errait sans abri! Pensait-il, comme le poète, que celui qui n'a d'asile nulle part est un mort sans tombeau? Non, le corps affaibli, le cœur brisé de n'avoir pu mourir en sauvant son peuple, il songeait que nul plus que lui n'avait fait son devoir. L'apaisement descendait peu à peu dans son âme, et son esprit se porta vers une plaine immense, couverte de palmiers, d'arbres séculaires, Filipinas : là, à l'ombre des grands cèdres, au fond d'un ajoupa<sup>(1)</sup>, il vit la plus belle des princesses cubaines, Calinda, priant le Grand-Être de lui ramener sain et sauf un époux bien-aimé. Cocobao marchait, marchait toujours... Les feuilles des arbres commençaient à s'agiter au souffle d'une brise légère; le ruiceñor<sup>(2)</sup>, l'oiseau des zones supérieures, jetait, au milieu du silence profond de la nature, ses notes vibrantes et majestueuses; tout annonçait que bientôt le Cacique atteindrait le point culminant de la montagne. La forêt s'éclairait de plus en plus, un air vif rafraîchissait son visage; quelques pas encore, et le Cacique arrivait à la limite du bois... Il s'arrêta: la roche gigantesque, borne colossale de l'une des arêtes de la Sierra-Maestra, était devant lui!

La Gran-Piedra ou Grosse-Roche est célèbre dans l'île. Tous les étrangers qui abordent à Santiago en ont fait l'ascension et en gardent le souvenir. A l'époque dont nous parlons elle était accessible au Nord-Ouest. La tradition indienne raconte que les cendres des anciens rois ou grands Caciques des Caciques de Cuba reposent sous cette pierre, dans un sépulcre creusé par le Grand-Être. Dans les circonstances graves, importantes, leurs descendants se rendaient à la Gran-Piedra, et là, le

(1) Cabane.

(2) Rossignol.

ciel au-dessus de leur tête, le tombeau des ancêtres sous leurs pieds, ils méditaient et leur demandaient : ou une inspiration ou de soulever pour eux le voile de l'avenir. Un passage dont l'orifice s'ouvrait dans l'un des versants du morne, permettait de pénétrer dans le sépulcre qui n'était, abstraction faite du merveilleux, qu'une cavité naturelle, la plupart des montagnes primitives reposant sur des cavernes. La tradition ajoute que si la roche n'est plus accessible, c'est que l'existence de cette caverne ayant été révélée aux Espagnols, ou soupçonnée par eux après la conquête, ils crurent qu'elle recélait les trésors des Indiens. Séduits par cette brillante perspective, excités par leur avidité naturelle, ils entreprirent des fouilles considérables, et, pendant de longues années, creusèrent inutilement les flancs de la montagne; de là l'origine de l'abîme qui interdit aujourd'hui l'approche de la Gran-Piedra sur laquelle on n'arrive qu'à l'aide d'un pont fragile. Il est plus probable que cet abîme fut l'œuvre d'un cataclysme qui bouleversa jadis la reine des Antilles. Du côté Sud, la Grosse-Roche ressemble à un piédestal, de près de trois cent cinquante mètres d'élévation, qui attend encore sa statue colossale; à ses pieds se déroulent, en lignes sinueuses jusqu'à la plaine, des mornes verdoyants et des vallées profondes.

Cocobao gravit le rocher, et s'avança jusqu'au bord du précipice. A cette élévation prodigieuse, il dominait l'île comme un aigle domine la plaine : au-dessus de sa tête, un soleil radieux illuminait le ciel; sous lui, des vapeurs épaisses, s'élevant de la terre, arrêtaient sa vue, et ces vapeurs irisées s'étendaient sous ses pieds, dans l'abîme, comme une écharpe immense nuancée des plus brillantes couleurs.

Tout dormait de ce sommeil profond de la nature



tropicale aux heures brûlantes du jour, aucun bruit ne troublait le silence. Le Cacique promena ses regards autour de lui comme s'il voulait sonder les limites de ce qui fut naguère son empire. Ses lèvres s'ouvrirent : un chant d'une douceur harmonieuse s'éleva vers le ciel ; le héros s'adressait à ses ancêtres. Il raconta d'abord les premières phases de sa vie : au souvenir de ses exploits passés, sa mélopée lente, mélancolique, prit une allure plus vive ; alors retentirent des accents guerriers, vibrant comme des accords métalliques, ses yeux lancèrent des éclairs de triomphe ; puis, au récit de l'arrivée des Espagnols, des défaites successives des Indiens, de la dernière bataille perdue, les sons devinrent gutturaux, s'affaiblirent peu à peu, sévères et larges comme un chant funèbre.

Un calme profond régna de nouveau.

Tout à coup le Cacique releva fièrement la tête, et d'une voix puissante comme le tonnerre :

— Aïeux de Cocobao Parrésianomaï, s'écria-t-il, êtes-vous contents de votre fils ?

Tout retomba dans le silence, l'Indien s'était prosterné : il attendait que ses ancêtres se manifestassent à lui par quelque signe.

Ce guerrier ignoré, mais digne des temps épiques ; ce héros, le plus grand de sa race, demandant avec simplicité à ses aïeux s'ils étaient satisfaits de lui ; son évocation sur ce monolithe suspendu dans l'espace à une hauteur vertigineuse, tout imprimait à cette scène un caractère plein de poésie et de grandeur.

Il se produisit alors un de ces effets de la puissance de la nature si communs sous ces latitudes : du côté de l'Est, un bruit sourd comme le roulement lointain du tonnerre vibra dans le sol ; on aurait dit qu'un gouffre

bouillonnant, de bitume et de feu, déchirait avec une puissance invincible les entrailles de la terre pour se frayer un passage ; il avançait avec la rapidité de l'éclair, et lorsqu'il passa sous la Gran-Piedra, les assises de la montagne tressaillirent, les arbres de la forêt frissonnèrent comme atteints d'une terreur secrète, des myriades d'oiseaux s'enfuirent par bandes effarées vers le ciel toujours calme, radieux, et le gouffre, continuant sa course, s'éteignit enfin à l'occident.

Le Cacique s'était levé, ses traits sombres et sévères témoignaient qu'il interprétait comme un signe funeste le phénomène étrange qui venait de se produire ; il crut comprendre que c'en était fait de sa puissance ; mais sa race, que deviendrait-elle ? Son regard anxieux interrogea l'espace, puis s'abaissa sur les vapeurs qui cachaient l'horizon : aussitôt elles se déchirèrent comme un voile et disparurent emportées par la brise du large qui venait de se lever ; un torrent de lumière descendit sur les mornes inférieurs, dont les cimes dorées tranchaient harmonieusement sur l'ombre des vallons.

La figure de Cocobao se rasséréna peu à peu : il croyait en l'avenir... Le spectacle qu'il avait devant lui était splendide : au Sud, au delà des terres, la mer azurée miroitant au soleil ; plus loin encore, une tache d'un bleu sombre se profilait à l'horizon avec trop de netteté pour qu'on pût la confondre avec un nuage : c'était la Jamaïque ; au Nord, l'Océan sans limites ; à l'Ouest se développait la cordillère avec ses forêts immenses, son sein fécond en minerais de toutes sortes, ses rios roulant en cascades ou chuchotant avec rapidité jusqu'à ce que la plaine leur impose une allure plus calme.

Les yeux du Cacique, se reportant vers le Sud, se fixèrent d'abord sur la baie magnifique devant laquelle, trois



ans plus tard <sup>(1)</sup>, Vélasquez devait fonder Santiago de Cuba, capitale de l'île jusqu'en 1589; puis son regard obliquant dans la direction Est du littoral, s'arrêta enfin sur une vaste plaine : c'était Filipinas.

Il avait repris son calme et son impassibilité habituelle. Tout à coup, une légère fumée se confondant tellement avec l'azur du ciel que l'œil d'un Indien ou d'un aigle pouvait seul la distinguer, s'éleva au-dessus des arbres de la plaine; sa retraite de prédilection était donc habitée... Quel autre que le Cacique de Bayámo eût osé y pénétrer?... Un rayon de joie éclaira les traits du héros; d'un pas rapide il abandonna le rocher et suivit la crête de la montagne qui décrivait, par une pente assez douce, une ligne parallèle au Sud; il atteignit ainsi un étroit plateau bordé de chaque côté de ravins profonds; ce plateau devait s'appeler plus tard : la Crête de l'Olympe <sup>(2)</sup>; c'était là qu'il fallait modifier sa direction pour se rendre à Filipinas. Il allait s'engager dans le versant faisant face au midi, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, les sourcils froncés, les narines dilatées; son attitude indiquait que toute la puissance d'une de ses facultés, l'ouïe, se concentrait vers le Nord-Ouest... le Cacique se redressa.

Un instant sa physionomie exprima un découragement profond, il jeta vers le ciel un regard chargé de regrets. Mais son âme était grande, ses traits reprirent immédiatement l'expression de majesté qui leur était habituelle; il considéra la sagaie que tenait sa main devenue débile, et attendit.

Un hurlement lointain avait frappé son oreille...

<sup>(1)</sup> En 1514.

<sup>(2)</sup> Du nom d'une Hacienda fondée en 1820 dans le voisinage de cette crête et appartenant au capitaine général Kindelan, le plus probe et le plus habile gouverneur qu'ait eu l'île.

Bézérillo avait découvert sa trace... Il ne chercha point à l'éviter; on n'échappait pas à Bézérillo. Il voulut du moins mourir en faisant face à l'ennemi.

Comme toujours le dogue quêtait à une grande distance de ceux qu'il guidait; il arrivait rapidement. Le choc de Bézérillo était terrible, Cocobao résolut de ne pas l'attendre et d'attaquer le premier.

Le Cacique, l'œil fixé vers le point où le frémissement des broussailles, des lianes, indiquait son passage, se tint prêt.

Enfin Bézérillo parut sur le plateau. Le Cacique fit un effort douloureux pour lancer son arme; mal dirigée, elle érafla la tête du dogue et se ficha dans le sol. Bézérillo la brisa d'un coup de mâchoire et bondit sur le Cacique.

Le molosse debout, deux pattes sur la poitrine de l'Indien, la gueule béante, fixa ses yeux sanglants sur ceux du héros.

L'homme et la bête se regardèrent.

Cela ne dura que l'espace d'un éclair.

Tout à coup le regard de Bézérillo, étincelant de rage, s'éteignit: une expression de douceur ineffable y remplaça celle de la férocité.

Le Cacique, ne pouvant se défendre, attendait la mort sans crainte; Bézérillo immobile le regardait toujours, seulement il poussait de légers cris, doux et comme plaintifs. Étonné, Cocobao le considéra à son tour... Une exclamation lui échappa... Il venait de reconnaître le dogue.

Le molosse reprit sa position naturelle, fit quelques bonds joyeux, tourna autour du Cacique en le frôlant de son corps comme un ami heureux du contact de son ami et, arrivé devant l'Indien, se coucha à ses pieds... Alors relevant avec grâce sa tête intelligente, il lui lécha la main,



Le Chef suprême avait vu d'un œil sec la mort de ses guerriers les plus braves, la ruine irréparable de ses armées, l'effondrement de sa puissance. Le molosse réalisa ce que n'avaient pu faire tous ces désastres :

Une larme roula sur la joue bronzée du Cacique et se perdit dans le pelage du dogue.

Il prit dans ses deux mains la tête du noble animal et y déposa un baiser.

Mais des appels lointains se firent entendre. Le dogue bondit et se plaça en face du Cacique, les oreilles dressées, le corps gardant une immobilité aussi complète que s'il eût été de marbre. Bézérillo réfléchissait.

Le Cacique entendit, au fond du ravin, les cris des Espagnols... ils approchaient, et frémit à l'idée de tomber vivant en leur pouvoir.

Mais les yeux de Bézérillo brillèrent comme ceux d'un être humain qui a trouvé ce qu'il cherche.

Il se rapprocha du Cacique, jeta quelques légers cris semblables à ceux qu'il avait poussés lorsqu'il l'avait reconnu et, d'un élan prodigieux, disparut dans le ravin.

Cocobao écouta...

Un étonnement profond se peignit sur ses traits : des aboiements comme lorsque Bézérillo annonçait avoir l'ennemi en vue, retentissaient dans le versant opposé à celui que gravissaient les Espagnols ; ceux-ci s'empressèrent de prendre cette direction. Bientôt aboiements et cris se confondirent dans le lointain, et le silence le plus profond régna dans la forêt.

Bézérillo avait détourné les Espagnols et payé sa dette de reconnaissance au Cacique.

Le Chef suprême respira longuement, et se dirigea vers le Sud.

Il revit la belle Calinda.

Vélasquez ne rencontrant plus de résistance poursuivit sa marche victorieuse jusqu'à la pointe occidentale de l'île, le cap San-Antonio; fonda Puerto-de-Carenas, appelé plus tard San-Cristobal de la Gabana et enfin la Havane qui, en 1589, devint définitivement la capitale de Cuba. C'est Paris, le Paris des Antilles.

Lorsqu'ils crurent qu'il ne restait plus d'Indiens insoumis à convertir ou à exterminer, Vélasquez et Bézérillo se reposèrent: ils avaient bien mérité de Dieu et de la civilisation.



FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



---

Extrait des *Actes de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*  
(3<sup>e</sup> fascicule de 1880 : 42<sup>e</sup> année).

---









